

Les Saisonniers en Suisse

Vies confisquées

Eisenfresser

Les Bouffeurs de fer

Shaheen Dill-Riaz



interdisciplinaire.ch

Activités culturelles
culture.unige.ch



Mercredi 27 novembre 2019 à 18h30 | Cinéma CDD

Générique: DE, 2007, Coul., 85', version originale allemande sous-titrée français

Les Bouffeurs de fer selon Diana Barbosa Pereira, comité du Ciné-club universitaire de Genève
Les Bouffeurs de fer est un documentaire réalisé par Shaheen Dill-Riaz en 2007. Né en 1969 à Dhaka au Bangladesh, il grandit dans un petit village sur la côte du Bengale puis devient activiste et réalisateur de courts-métrages militants. Grâce à une bourse, il part étudier à Berlin dans les années 1990, où il vit encore à ce jour.

Dès les premières minutes du documentaire, le réalisateur et narrateur du film annonce la raison pour laquelle il s'est intéressé aux ouvriers des chantiers navals de Chittagong: ayant grandi dans la région, il a voulu savoir pour quelle raison des paysans du nord du pays quittaient leurs terres pour venir y gagner un salaire de misère.

Shaheen Dill-Riaz pose le cadre du documentaire à la manière d'un conte, dépeignant un paysage paisible avant l'arrivée du premier navire échoué. Cette paix éternelle, comme il la décrit, prend fin avec le dépeçage de ce bateau. Les Occidentaux abandonnent leurs cargos-épaves et font du golfe du Bengale un cimetière, une poubelle à ciel ouvert. Ces déchets font désormais le bonheur des exploitants qui dépècent les carcasses pour vendre les pièces détachées aux ferrailleurs.

Les chantiers font vivre trois millions de personnes au Bangladesh. Ils leur rentent cependant chaque année des millions de paysans contraints de fuir la famine consécutive à la mousson. Croyant pouvoir améliorer leur situation et envoyer de l'argent à leurs familles restées au village, les ouvriers sont exploités, sans pouvoir en retirer un sou. Le chantier présenté dans le documentaire – ô ironie ou cynisme – s'appelle PHP, initiales de *Peace, Happiness and Prosperity* (paix, bonheur et prospérité).

L'un des aspects les plus marquants du documentaire est l'opposition entre les ouvriers et les contractants. Ces derniers sont des locaux qui ont obtenu un poste de sous-traitants en échange de terres. Ils sont bien habillés, bien portants et n'exécutent aucune tâche physique. Ils commandent les ouvriers et font marcher les machines. Les ouvriers, quant à eux, sont la plupart du temps maigres, voire en état de malnutrition, parfois mineurs, et exécutent des travaux extrêmement pénibles au péril même de leurs vies. Ils dorment et mangent peu, et sont donc d'autant plus sujets aux accidents et aux maladies. Le contractant en surpoids tout de blanc vêtu personifie le décalage entre supérieurs et ouvriers. Certains d'entre eux ne parlent que le dialecte de leur région et non celui parlé sur le chantier, ce qui renforce leur vulnérabilité face à l'exploitation. La défense de leurs droits

déjà minimes s'avère presque impossible. Après avoir donné la parole aux ouvriers sur leurs terribles conditions de travail, Shaheen Dill-Riaz montre la déconnexion de la réalité ou le cynisme des chefs, dans leurs beaux habits.

Les ouvriers sont enchaînés à ses emplois précaires et à la misère à travers un double cercle vicieux dont ils ne peuvent s'extraire et qui bénéficient aux contractants et à leurs familles. Le premier est celui de l'endettement. Les ouvriers reçoivent systématiquement leur salaire en retard, ce qui les oblige à s'endetter auprès des commerçants du coin. Ces derniers pratiquent des prix exorbitants et sont pour la plupart tenus par les familles des contractants. Les ouvriers survivent donc à crédit, toujours sous tension, dans l'attente de leurs salaires, alors que ceux qui les exploitent empochent leur argent et profitent de leur force de travail. Il ne leur reste donc plus rien: le chantier les épuise. Le second cercle vicieux est celui de la misère. Les ouvriers ont beau quitter le chantier, parfois même sans percevoir leur dernier salaire, affirmer que plus jamais ils n'y travailleront, ils finissent par y retourner. La désolation consécutive à la mousson dans leur village est si grande qu'elle les force à regagner les chantiers. Double piège, dont tirent parti les contractants. Le film lui-même fait figure de boucle: les ouvriers quittent leur village, y reviennent et finiront probablement par retourner sur le chantier.

